

## À l'aventure dans les rues de Londres

Il est bien possible que personne ne se soit jamais pris de passion intense pour un crayon à papier. Mais il est des circonstances dans lesquelles le désir d'en posséder un peut devenir irrésistible ; des moments où nous nous mettons en tête d'avoir tel ou tel objet, de trouver une excuse pour traverser à pied la moitié de Londres entre l'heure du thé et le dîner. Tout comme le chasseur de renards chasse les renards dans l'idée d'en préserver l'espèce, ou le golfeur joue au golf pour empêcher les promoteurs d'investir l'espace public, nous, lorsque le désir nous prend d'aller arpenter les rues, nous trouvons dans le crayon un bon prétexte ; nous nous levons de notre chaise en déclarant : « Il faut absolument que j'aille m'acheter un crayon », comme si, grâce à cette excuse, il nous était enfin possible de s'adonner en toute sécurité au plus grand des plaisirs qu'offre la vie urbaine en hiver — arpenter les rues de Londres.

Le moment idéal c'est le soir, la meilleure saison, l'hiver, parce que l'air en hiver pétille brillant comme du champagne, les rues sont accueillantes et pleines de reconnaissance. Nous ne sommes pas comme en été soumis à la tentation de rechercher un coin d'ombre, en retrait, d'aller respirer l'air suave des prés en herbe. L'heure crépusculaire, en outre, nous apporte ce sentiment d'irresponsabilité que donne l'obscurité éclairée par les lampes. Nous ne sommes plus tout à fait nous-mêmes. En passant le seuil de la maison, un beau soir, entre quatre et six heures, nous nous débarrassons du vieux moi, celui grâce auquel nos amis nous reconnaissent, et nous devenons un membre d'une immense armée, l'anonyme république des baguenaudeurs, qui sont si agréables à fréquenter après la solitude ressentie dans notre chambre. En effet nous y sommes là, assis, entourés par des



*En passant le seuil de la maison, un beau soir,  
entre quatre et six heures,  
nous nous débarrassons du vieux moi*



objets qui, sans cesse, évoquent les bizarries de notre propre tempérament et nous imposent les souvenirs de notre propre expérience. Ce vase sur le manteau de la cheminée, par exemple, nous l'avons acheté à Mantoue un jour de grand vent. Nous allions quitter la boutique lorsque la sinistre vieille femme nous retint en nous agrippant la jupe et déclara que, c'était sûr, un de ces jours on allait la retrouver morte de faim, mais, « prenez-le ! » s'écria-t-elle, en nous fourrant le vase de porcelaine bleue et blanche dans les mains comme si elle voulait que plus jamais on ne lui reparle de ce geste digne de Don Quichotte. Ainsi, tout honteuse, mais non sans

cependant se douter à quel point nous avions été bernée, nous le rapportâmes dans le petit hôtel où, au beau milieu de la nuit, l'aubergiste se querella si violemment avec sa femme que tous nous nous penchâmes à la fenêtre qui donnait sur la cour pour voir de quoi il retournait, et là il y avait des plantes grimpantes qui enlaçaient les piliers et des étoiles, blanches au firmament. Ce moment-là resta figé en quelque sorte, gravé comme une pièce de monnaie de façon indélébile, un moment parmi un million qui passèrent, à peine perceptibles. Il y avait là, aussi, cet Anglais mélancolique qui se leva de sa chaise et, au milieu des tasses à café et des petites tables de fer, révéla les secrets de son âme — comme ont coutume de le faire les voyageurs. Tout ceci, l'Italie, la matinée ventée, les plantes qui enlaçaient les piliers, l'Anglais et les secrets de son âme — forment un nuage qui s'élève du vase de porcelaine sur le manteau de la cheminée.



milieu

Et là-bas, alors que nos yeux se fixent sur le sol, voilà qu'apparaît cette tache brune sur le tapis ; C'est M. Lloyd George qui l'a faite. « Quel diable d'homme ! » a dit M. Cummings, en posant à terre la bouilloire avec laquelle il s'apprêtait à remplir la théière, si bien que la bouilloire brûlante laissa un cercle brun sur le tapis.

Mais lorsque la porte se referme derrière nous, tout cela disparaît. L'espèce de coquille que notre âme a sécrétée pour s'y loger, pour élaborer une forme qui la fasse se distinguer des autres, se brise, et ce qui reste, au milieu de cette concrétion striée et de ces rugosités, c'est l'huître perceptive, un œil énorme. Ce qu'une rue peut être belle en hiver ! Elle se révèle et en même temps elle devient obscure. Ici, on peut esquisser des lignes symétriques d'avenues toutes droites où se succèdent vaguement portes et fenêtres ; ici, sous les lampadaires, flottent des îlots de lumière pâle au travers desquelles passent, rapides, des hommes et des femmes tout brillants, qui, malgré leur aspect pauvre et miteux, semblent quelque peu irréels, arborent un petit air triomphal, comme s'ils avaient faussé compagnie à la vie, si bien que la vie, qui a laissé échapper sa proie, continue maladroitement son chemin, sans eux. Mais, après tout, nous ne faisons que glisser en douceur en surface. L'œil n'est pas un mineur de fond, pas un plongeur, quelqu'un qui cherche à déterrer les trésors cachés. Avec lui, nous flottons doucement au gré d'un cours d'eau ; et le cerveau fait une pause, se repose, s'endort peut-être même, tandis qu'il regarde.



Comme une rue de Londres peut être belle alors, avec ses îlots de lumière, ses longs bosquets de ténèbres, et, la bordant sur un côté peut-être, quelque espace parsemé d'arbres et envahi par les herbes, où la nuit tire sa couverture pour s'endormir, naturellement, et, lorsqu'on passe la grille de fer, on entend ces petits craquements et ces remuements de feuilles et de brindilles qui semblent impliquer que règne tout autour le silence des champs, le cri d'une chouette et, au loin, le bruit de ferraille d'un train dans la vallée. Mais nous sommes à Londres, ne l'oublions pas ; très haut parmi les arbres dénudés, sont accrochés des cadres oblongs de lumière jaune orangé — des fenêtres ; il y a des points brillants qui brûlent sans vaciller comme des étoiles proches — des lampes ; ce terrain vague, qui contient la campagne paisible, n'est qu'une des places de Londres, assiégée par des bureaux et des maisons où, à cette heure-ci, des lumières agressives éclairent des plans, des

documents, des tables auxquelles sont assis des employés qui à l'aide d'un index mouillé, tournent dans des dossiers, les pages d'interminables correspondances ; ou bien, de façon plus discrète, des flammes vacillent dans l'âtre, et la lumière des lampes imprègne l'intimité de quelque salon, ses fauteuils, ses papiers, sa porcelaine, sa table marquetée, et la silhouette d'une femme qui s'applique à calculer, sans se tromper, le nombre exact de petites cuillères qui — Elle tourne son regard vers la porte comme si elle venait d'entendre quelqu'un sonner à la porte d'entrée et demander si elle était à la maison.

Mais il faut, qu'ici, nous fassions une pause. Nous risquons de creuser plus loin que l'œil nous y autorise ; nous sommes en train de contrarier notre descente en douceur de la rivière en nous accrochant à quelque branche ou racine. À chaque instant, l'armée endormie peut se remettre en mouvement et réveiller en nous mille violons et trompettes en guise de réponse ; l'armée des êtres humains risque de se mettre sur pied et faire valoir toutes ses bizarries, ses souffrances et ses sordidités. Soyons légers encore un moment, contentons-nous encore des seules surfaces — le vernis brillant des omnibus ; la splendeur charnelle des étals de boucherie, les pièces de viande jaunes et les steaks pourpre ; les bouquets de fleurs bleus et rouges qui flamboient vaillamment dans les vitrines des fleuristes.





Car l'œil possède cette propriété étrange : il ne se pose que sur la beauté ; comme le papillon il recherche la couleur et s'attarde dans la chaleur qui s'en dégage. Par une nuit d'hiver comme celle-ci, alors que la nature a du mal à retrouver du brillant, à se refaire une beauté, il va chercher les plus jolis petits

trophées, des petits bouts d'émeraude et de corail, comme si la terre entière était constituée de pierre précieuse. La seule chose qu'il ne puisse faire (on parle ici de l'œil ordinaire, pas celui d'un professionnel) c'est d'assembler ces trophées de façon à faire ressortir les angles de vision et les relations moins évidents. Par conséquent, après avoir suivi trop longtemps ce régime constitué simplement de nourriture sucrée, de beauté pure et sans mélange, nous nous rendons compte que nous n'avons plus faim. Nous nous arrêtons devant le magasin de bottines et trouvons une mince excuse, qui n'a rien à voir avec la vraie raison, pour remballer le brillant attirail de la rue et nous retirer dans une chambre plus obscure de l'être où nous pouvons nous demander, au moment de poser docilement le pied gauche sur le petit banc : « Cela fait quoi, au juste, d'être naine ? »

Elle entra escortée de deux femmes qui, parce qu'elles étaient de taille normale, avaient l'air, à côté d'elle, d'être deux géantes bienveillantes. Le sourire

qu'elles adressèrent aux vendeuses, semblait vouloir dire qu'elles ne se sentaient pas affectées par sa condition d'infirme et qu'elles étaient là pour la protéger. Elle avait l'air à la fois triste et navré que l'on peut habituellement voir sur le visage des personnes handicapées. Elle avait besoin qu'elles soient gentilles, et en même temps, elle leur en voulait de l'être. Mais lorsqu'on appela une vendeuse et quand les géantes, tout sourire, eurent demandé des chaussures pour « cette dame », et après que la vendeuse eut rapproché le petit banc, la naine poussa son pied en avant avec un mouvement d'une telle impétuosité qu'elle semblait réclamer toute notre attention. Regardez-moi ça ! Regardez-moi ça ! semblait-elle exiger de nous tout en jetant son pied en avant, car, surprise,

*Elle entra escortée de deux femmes qui, parce qu'elles étaient de taille normale, avaient l'air, à côté d'elle, d'être deux géantes bienveillantes.*

c'était le beau pied, parfaitement proportionné d'une femme de taille adulte. Il était bien cambré ; il était aristocratique. Toute son attitude changea lorsqu'elle le regarda, posé sur le banc. Elle semblait apaisée et satisfaite. Elle regagna confiance en elle. Elle demanda à voir chaussure après chaussure ; elle essaya paire après paire. Elle se levait, tournait sur elle-même devant un miroir qui ne reflétait que ses pieds dans des chaussures jaunes, dans des chaussures beige, des chaussures en peau de lézard. Elle soulevait sa petite jupe pour montrer ses petites jambes. Elle se disait que, après tout, les pieds sont la partie la plus importante d'une personne ; On a aimé des femmes, se disait-elle, rien que pour leurs pieds. Ne voyant que ses pieds, elle s'imaginait peut-être que le reste de son corps était



fait dans le même mode que ces beaux pieds-là. Elle était vêtue misérablement, mais elle était prête à faire une folie pour des chaussures. Et comme c'était la seule occasion où elle ne craignait pas qu'on la regarde, et au contraire, mourait d'envie d'attirer l'attention, elle était prête à utiliser toutes les astuces pour prolonger le temps d'essayer et de choisir. Regardez mes pieds, semblait-elle dire, faisant un pas de ce côté, puis un pas de l'autre côté. La vendeuse, voulant être aimable, avait dû dire quelque chose de flatteur, car son visage montra qu'elle était aux anges. Mais enfin, les géantes aussi bienveillantes qu'elles fussent, avaient leurs propres affaires dont il fallait qu'elles s'occupent ; elle devait se décider et faire son choix. On finit par en choisir une paire et, lorsqu'elle sortit du magasin entre ses deux anges gardiens, avec le paquet qui se balançait au bout de son doigt, l'extase commença de s'évanouir, à nouveau elle savait, l'air triste et navré réapparut, et au moment de regagner la rue elle n'était plus qu'une naine et rien d'autre.

Mais elle avait changé d'état d'esprit ; elle avait créé une atmosphère qui, tandis que nous la suivions jusque dans la rue, semblait donner sa réelle existence à un être bossu, tordu, difforme.



Deux hommes barbus, des frères vraisemblablement, totalement aveugles, qui pour se soutenir, appuyaient chacun une main sur la tête d'un garçonnet qui marchait entre eux deux, descendaient la rue. Ils avançaient du pas volontaire et cependant hésitant des aveugles, qui semble mettre dans leur approche un peu de la terreur et de l'inexorabilité ressenties lorsque le destin les a rattrapés. Poursuivant tout droit son chemin, le petit convoi semblait fendre le flot des passants, avançant sur l'erre de son silence, de sa détermination, de son naufrage.



Et voici que la naine s'était lancée dans une danse clopinante et grotesque, aussitôt imitée par tout le monde dans la rue : la grosse dame serrée dans une peau de phoque brillante, le petit garçon faible d'esprit qui suçait le pommeau d'argent de sa canne ; le vieil homme accroupi sur le seuil d'une maison, comme si, ne sachant que faire devant l'absurdité de ce spectacle humain, il s'était assis pour le regarder — tous s'étaient mis à danser avec la naine qui clopinait et tapait des pieds.

Dans quelles anfractuosités, dans quels recoins secrets, pourrait-on se demander, se logeait-elle, cette troupe bancale d'estropiés et d'aveugles ? Par ici, peut-être, aux derniers étages de maisons étroites entre Holborn et Soho, un quartier où les gens portent des noms si étranges, exercent tant de curieux métiers ; ils sont batteurs d'or, plieurs en accordéon, recouvreurs de boutons, ou gagnent leur vie, de manière encore plus fantastique, dans un trafic de tasses sans sous-tasses, de poignées de parapluie en porcelaine, et des chromos de saints martyrs. C'est là qu'ils logent, et il semble bien que la dame à la veste en peau de phoque devrait trouver que sa vie est après tout supportable, côtoyant, comme elle le fait, à longueur de journée, le plieur en accordéon, ou l'homme qui recouvre les boutons ; une vie si fantastique ne peut pas être tout-à-fait tragique. Ils ne nous en veulent pas, à bien y réfléchir d'être prospères ; quand, soudain, au détour d'une rue, nous tombons sur un Juif à longue barbe, l'air d'une bête sauvage, tenaillé par la faim, dont la misère se lit dans ses yeux exorbités ; ou quand nous passons près du corps recroquevillé d'une vieille femme gisant à l'abandon sur le seuil d'un bâtiment officiel, un manteau jeté sur elle comme lorsqu'on recouvre au plus vite un cheval ou un âne mort. Quand on voit ces scènes, on dirait que nos nerfs se hérissent au niveau de la moelle épinière ; nos yeux s'aveuglent d'un éclair soudain ; une question surgit qui ne trouvera jamais de réponse.



Très souvent, ces épaves choisissent de s'installer à un jet de pierre d'un théâtre, à portée de son d'un orgue de Barbarie, presque, à mesure que la nuit avance, à portée de main des capes à paillettes et des jambes qui brillent des dîneuses et danseuses. Ils s'étendent près des vitrines de magasins qui offrent à tout un monde de vieilles femmes couchées sur les marches d'entrée, à des



*tout semble, de manière accidentelle  
mais aussi, miraculeuse,  
empoudré de beauté*

aveugles, à des nains clopinants, des sofas qui s'appuient sur les coussins dorés de cygnes à la fière allure ; des tables jonchées de paniers pleins de fruits colorés ; de buffets carrelés de marbre vert pour qu'ils puissent plus aisément supporter le poids des hures de sanglier ; et des tapis tellement fanés par l'âge que leurs œilllets ont presque disparu dans un océan vert pale.

On passe, on jette un coup d'œil, tout semble, de manière accidentelle mais aussi, miraculeuse, empoudré de beauté, comme si la marée du commerce qui dépose son fardeau de façon si ponctuelle et si banale sur les rivages d'Oxford Street n'avait, ce soir, rejeté que des trésors. Sans aucune intention d'acheter, l'œil est cependant plein d'entrain et ne regarde pas à la dépense ; il crée ; il embellit ; il met en valeur. De là où l'on se tient, dans la rue, on peut construire toutes les pièces d'une maison imaginaire et les meubler à sa guise avec canapés, tables, tapis. Cette carpette fera l'affaire pour le hall d'entrée. Ce vase d'albâtre doit être

placé sur une table sculptée devant la fenêtre. Nos réjouissances devront se refléter dans ce gros miroir rond. Mais une fois la maison construite et meublée, on n'est pas, et c'est heureux, obligé de la posséder ; on peut la démolir en un clin d'œil, et construire et meubler une autre maison avec d'autres chaises et d'autres verres. Ou bien, oubliions toute retenue chez le marchand de bijoux anciens, parmi les bagues étalées et les colliers suspendus. Arrêtons-nous sur ces perles, par exemple, et puis imaginons à quel point, si nous les portions, notre vie en serait changée. Soudain, il est entre deux heures et trois heures du matin ; les lampes brûlent d'une lumière très blanche dans les rues désertes de Mayfair. Il n'y a que les automobiles qui s'aventurent dehors à cette heure-ci, et l'on éprouve une sensation de vide, de légèreté, de joie rien qu'à soi.



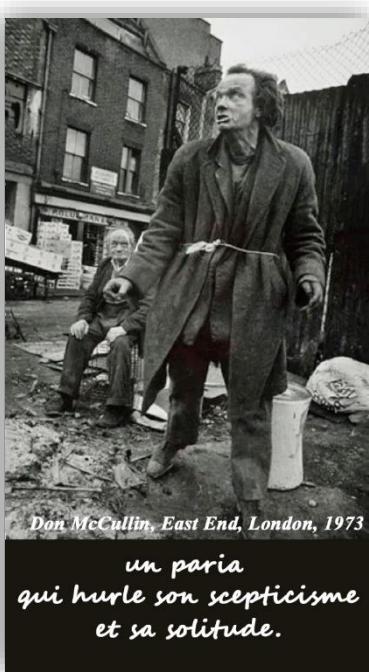
*les lampes brûlent d'une lumière très blanche dans les rues désertes de Mayfair*

Des perles autour du cou, habillée de soie, on sort sur le balcon qui donne sur les jardins de Mayfair endormi. On aperçoit quelques lumières dans les

chambres à coucher de grands pairs du royaume de retour de la Cour, de valets de pied en bas de soie, de douairières qui viennent de serrer la main d'hommes d'état. Un chat arpente le mur du jardin. L'amour va son train sur un air de sifflet, à coups de séduction dans les recoins sombres de la pièce, derrière d'épais rideaux verts. Marchant d'un pas tranquille, comme s'il faisait sa promenade sur une terrasse en contrebas de laquelle les districts et les comtés d'Angleterre s'étendent, inondés de soleil, le Premier Ministre vieillissant raconte à Lady Machin-Chose, celle avec les bouclettes et les émeraudes, la véritable histoire de telle ou telle grande crise concernant les affaires de la nation. Nous avons l'impression d'être accroché au mât le plus élevé du plus haut navire qui soit, et cependant, en même temps, nous savons que rien de tout cela n'a d'importance ; ce n'est pas ainsi que l'amour apporte sa preuve, ni que les grandes choses s'accomplissent ; si bien que nous profitons de ce moment pour nous divertir un instant et lisser délicatement nos plumes ; debout sur le balcon, à regarder le chat au clair de lune, tandis qu'il traîne son ventre sur le mur du jardin de la Princesse Mary.

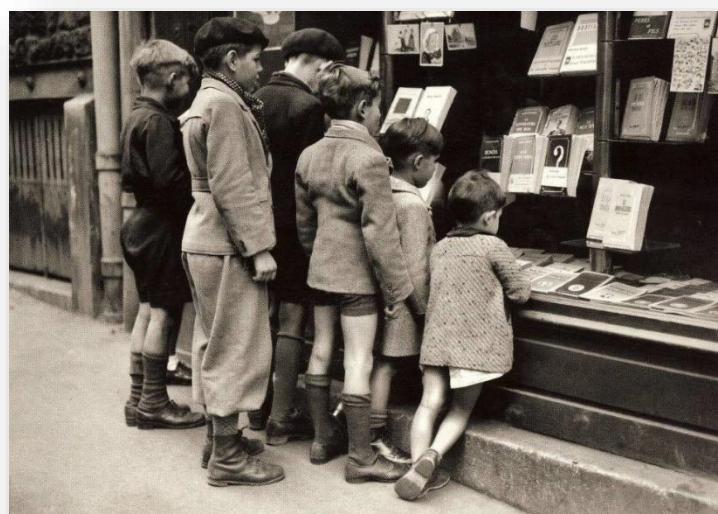
Mais peut-on concevoir rien de plus absurde ? Il est, en fait, six heures précises ; un soir d'hiver ; nous marchons vers le Strand pour aller y acheter un crayon à papier. Comment se fait-il, alors, que nous soyons aussi sur le balcon, avec un collier de perles, en juin ? Peut-on concevoir rien de plus absurde ? Pourtant c'est la nature qui est folle, pas nous. Lorsqu'elle s'attaqua à son chef-

d'œuvre absolu, l'homme, elle aurait dû ne se préoccuper que d'une chose à la fois. Au lieu de cela, regardant à droite à gauche, par-dessus son épaule, elle permit qu'en chacun d'entre nous, se faufilent des instincts et des désirs qui sont en complète contradiction avec l'être principal, ainsi nous sommes faits de multiples rayures, multicolores, tout se mélange ; et les couleurs ont bavé. Est-ce que le vrai moi, c'est celui qui est debout sur le trottoir, ou celui qui se penche au balcon en juin ?



Les circonstances imposent l'unité ; d'un point de vue pratique l'homme se doit d'être entier. Le bon citoyen, lorsqu'il ouvre sa porte le soir, se doit d'être banquier, golfeur, mari, père ; et non un nomade errant dans le désert, un mystique au regard tourné vers le ciel ; un débauché dans un bidonville de San Francisco, un soldat qui prend la tête d'une révolution, un paria qui hurle son scepticisme et sa solitude. Lorsqu'il ouvre sa porte, il doit passer ses doigts dans ses cheveux et déposer son parapluie à sa place habituelle comme tout le monde.

Mais voici, ce n'est pas trop tôt, les livres d'occasion ; Ici nous pouvons enfin jeter l'ancre parmi ces courants contraires de l'être ; c'est ici que nous retrouvons l'équilibre après les splendeurs et déchéances de la rue. La seule vue de la femme du libraire assise près d'un bon feu de charbon, le pied posé sur le pare-feu, à l'abri des courants d'air, nous apaise et nous réjouit. On ne la voit jamais lire, ou alors juste le journal ; sa conversation, quand elle abandonne le sujet de la vente des livres, ce qu'elle fait avec joie, se porte sur



*Mais voici, ce n'est pas trop tôt, les livres d'occasion*

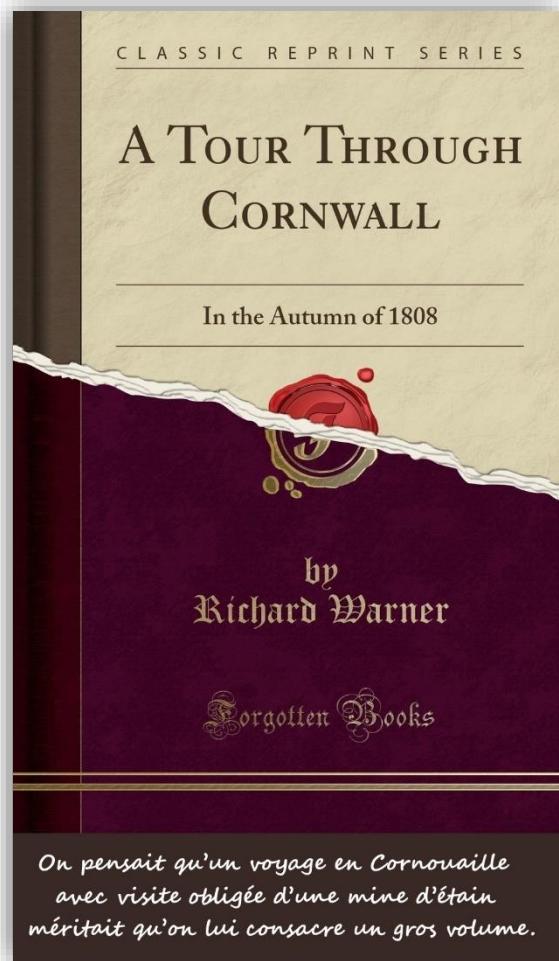
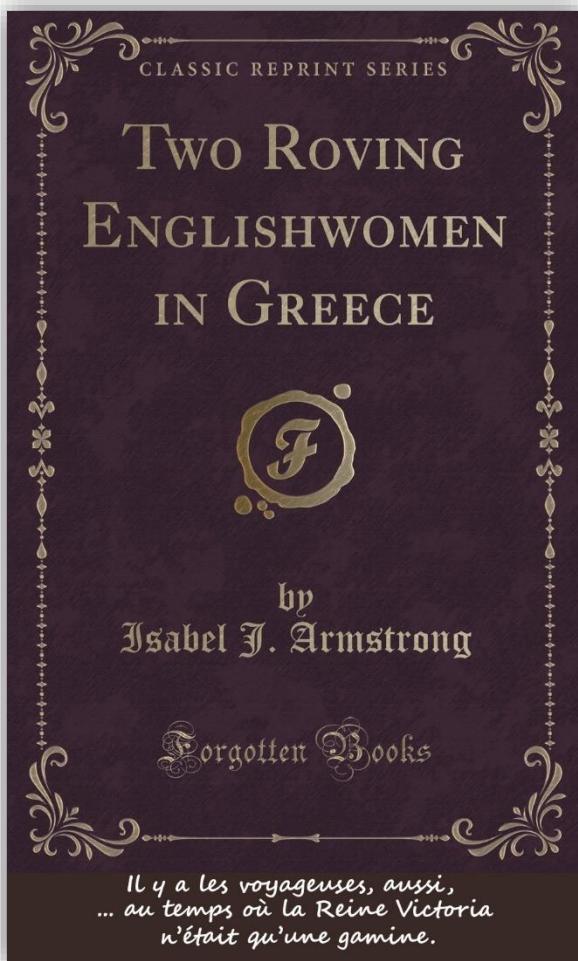
les chapeaux ; Il faut qu'un chapeau soit pratique, dit-elle, autant que joli. Oh, non, ils n'habitent pas sur place ; ils habitent à Brixton ; il lui faut un peu de verdure sous les yeux. En été un bocal rempli de fleurs qui poussent dans son jardin à elle, trône au sommet de quelque pile de livres poussiéreux pour égayer la boutique. Il y a des livres partout ; et c'est toujours le même sentiment de vivre une aventure qui nous envahit. Les livres d'occasion sont des livres sauvages, sans domicile fixe ; ils sont arrivés là comme une nuée de volatiles à plumages variés, et



possèdent un charme que les volumes des espèces domestiquées n'ont pas. D'autre part, parmi ces gens de toute sorte réunis par le hasard, il se peut que nous entrions en relation avec un parfait inconnu qui, avec un peu de chance, deviendra notre meilleur ami au monde. Il y a toujours l'espoir, en attrapant un livre à la couverture grisâtre sur une étagère un peu plus haut, attirés par son aspect miteux et délaissé, de faire ici la connaissance d'un homme qui s'est mis en selle, il y a plus d'un siècle, pour aller étudier le commerce de la laine dans les Midlands et le Pays de Galles ; un obscur voyageur qui s'arrêtait dans les auberges, buvait sa bière, remarquait les jolies filles et les habitudes sérieuses, notait tout d'une écriture toute raide, laborieusement, juste pour le plaisir (le livre fut publié à compte d'auteur) ; il était verbeux à l'extrême, curieux de tout, et prosaïque, si bien qu'il mit dans son livre, sans le savoir, l'odeur très exacte des roses trémières et du foin, ainsi qu'un portrait si intéressant de lui-même qui lui vaut, pour l'éternité, la place la plus chaude près de la cheminée de notre imagination. On peut maintenant l'acheter pour dix-huit pence. L'étiquette indique trois shillings et six pence, mais la femme du libraire, compte tenu de l'aspect miteux de la couverture et du temps qu'il a passé là depuis qu'on l'a acheté lors de la vente aux enchères de la bibliothèque d'un gentleman du Suffolk, le laissera partir à ce prix-là.

Ainsi, à force de farfouiller dans la librairie, nous nouons des amitiés impromptues et capricieuses de ce genre avec des inconnus, des disparus dont la seule trace qui reste est, par exemple, ce petit recueil de poèmes, assez bien imprimé, avec de belles gravures et le portrait de l'auteur. Car c'était un poète qui périt noyé, trop tôt, et ses vers, bien que mesurés, académiques et sentencieux, n'en émettent pas moins un petit air flûté comme pourrait en produire un orgue de barbarie actionné mécaniquement dans quelque ruelle perdue, par un vieux

joueur d'orgue de barbarie italien en veste de velours côtelé. Il y a les voyageuses, aussi, sur des étagères entières, jusqu'au plafond, qui continuent à témoigner, en célibataires résolument endurcies et indomptables qu'elles étaient, des inconvénients qu'elles ont eu à subir et des couchers de soleil qu'elles ont admirés en Grèce au temps où la Reine Victoria n'était qu'une gamine. On pensait alors qu'un voyage en Cornouaille avec visite obligée d'une mine d'étain méritait qu'on lui consacre un gros volume.



Les gens remontaient gentiment le Rhin, se croquaient mutuellement le portrait à l'encre de chine, ou restaient sur le pont à lire assis près d'un rouleau de cordages ; ils mesuraient les pyramides ; fuyaient la civilisation pendant des années ; allaient convertir les nègres dans des régions envahies de marais pestilentiels. Cette manie de faire ses valises et de partir, pour explorer des déserts et attraper des fièvres, de s'établir en Inde pour toute une vie, de pousser même jusqu'en Chine et de revenir ensuite pour mener une vie tranquille dans la paroisse d'Edmonton, culbute et ballotte sur le sol poussiéreux, comme une mer agitée, tant les Anglais ont la bougeotte, avec toutes ces vagues devant leur porte. Les eaux de la mer qui poussent au voyage et à l'aventure semblent venir se briser sur de petites îles pétries de sérieux efforts et de tenace industrie qui se dressent en

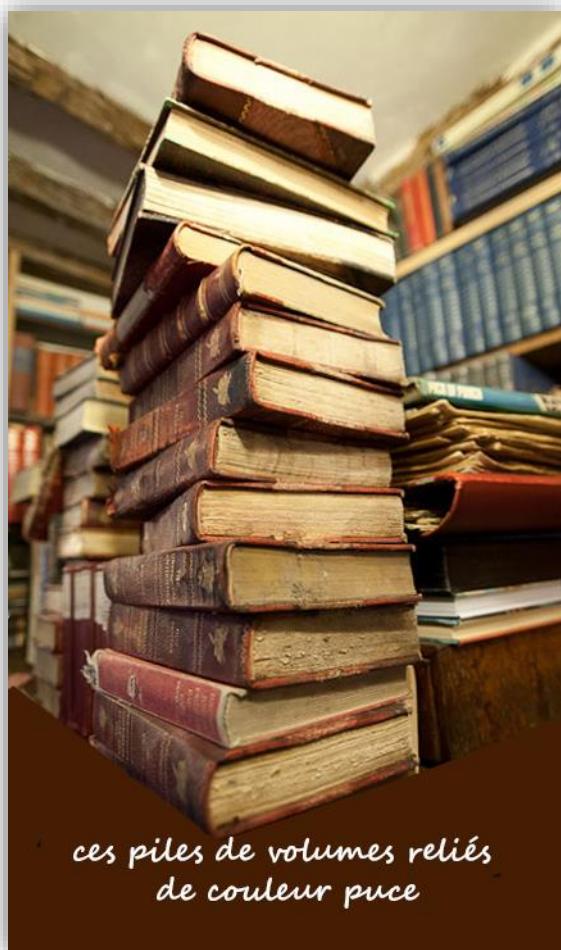
colonnes zigzagantes sur le sol. Dans ces piles de volumes reliés de couleur puce avec des monogrammes dorés au dos, des clergymans érudits expliquent les évangiles ; on entend des universitaires qui, à petits coups de marteau et de burin s'appliquent à clarifier les textes anciens d'Euripide et d'Eschyle. Pensées, annotations, explications déferlent à une

vitesse prodigieuse tout autour de nous et recouvrent tout, comme une marée fidèle au rendez-vous et éternelle, c'est l'antique océan de la fiction qui s'étale. Des volumes innombrables racontent comment Arthur aima Laura, et comment ils furent séparés et furent malheureux, puis comment ils se retrouvèrent et furent heureux jusqu'à la fin des temps, comme quand Victoria régnait sur ces îles.

Le nombre de livres dans le monde est infini, et l'on est obligé de jeter un rapide coup d'œil, de faire oui de la tête, et d'aller voir plus loin, après un petit échange verbal, un instant où tout s'éclaire, comme il arrive que dans la rue, dehors, on attrape un mot, au vol, en passant, et d'une bribe de conversation on réinvente une vie entière. C'est d'une femme qui s'appelle Kate qu'ils causent maintenant, comment « Je le

lui ai dit carrément hier soir... si tu

crois que je ne vau pas plus qu'un timbre à un penny, que je lui ai dit... » Mais qui est Kate, et à quelle crise concernant leur amitié ce timbre à un penny fait référence, nous ne saurons jamais ; car Kate est engloutie dans la chaleur de leur volubilité ; et ici, à l'angle de cette rue, une autre page du livre de la vie s'ouvre lorsqu'apparaissent deux hommes qui devisent sous un lampadaire. Ils épluchent les derniers résultats de Newmarket<sup>(1)</sup> dans la dernière édition du journal. Pensent-ils, alors, que la fortune finira par transformer leurs haillons en fourrure et belle étoffe de drap, les doter d'une chaîne de montre, et planter une épingle sertie de diamant là où on ne voit pour l'instant qu'un col de chemise ouvert et déchiré ? Mais le flot principal des passants à cette heure-ci s'écoule trop vite pour que nous ayons le loisir de nous poser de telles questions. Ils sont engoncés, pendant ce court trajet entre leur lieu de travail et la maison, dans quelque rêve



*ces piles de volumes reliés de couleur puce*

<sup>1</sup> **Newmarket**, un champ de courses de chevaux à une centaine de kilomètres de Londres

hypnotisant, maintenant qu'ils se sont évadés du bureau, et que l'air frais leur caresse les joues. Ils ont remis les vêtements aux couleurs gaies qu'ils doivent suspendre et mettre sous clé tout le reste de la journée, et ce sont de grands joueurs de cricket, des actrices célèbres, des soldats qui ont sauvé leur pays lorsqu'on a eu besoin d'eux. Rêvant, gesticulant, murmurant souvent quelques mots à voix haute, ils dévalent le Strand, puis traversent Waterloo Bridge, d'où ils s'enfileront dans de longs trains qui les mèneront, dans un bruit de ferraille, jusqu'à telle ou telle coquette petite villa de Barnes ou de Surbiton, où la vue de l'horloge dans le hall et l'odeur du repas dans la cuisine en contrebas, font que le rêve se dégonfle.



*nous la voyons à travers les yeux  
de quelqu'un qui se penche  
sur le parapet de l'Embankment  
par un beau soir d'été,  
sans le moindre souci en tête*

Mais nous voici arrivés au Strand à présent, et comme nous hésitons au bord du trottoir, une petite baguette d'à peu près la longueur de notre doigt se met à entraver la rapidité et le trop-plein de vie. « Vraiment je dois — je dois, vraiment » — Et voilà. Sans remettre en cause cette injonction, l'esprit s'incline devant ce tyran bien connu. On doit, on doit toujours faire une chose ou une autre ; on n'a pas le droit de se faire simplement plaisir. N'est-ce pas la raison pour laquelle, il y a peu, nous avons fabriqué l'excuse, et inventé la nécessité d'acheter quelque chose ? Mais qu'était-ce ? Ah, nous nous souvenons, c'était un crayon à papier. Allons-y donc acheter ce crayon. Mais juste au moment où nous faisons demi-tour pour obéir à cet ordre-là, il y en a un

autre qui dénie le droit au tyran d'insister. C'est un conflit bien connu qui refait surface. S'étalant sous nos yeux derrière la baguette du devoir nous embrassons toute la largeur de la Tamise — large, maussade, paisible. Et nous la voyons à travers les yeux de quelqu'un qui se penche sur le parapet de l'Embankment <sup>(2)</sup> par un beau soir d'été, sans le moindre souci en tête. Repoussons à plus tard l'achat du crayon, allons à la recherche de cette personne — et bientôt il apparaît que cette personne c'est nous-même. Et s'il nous était possible de retourner là où

<sup>2</sup> The Embankment, nom d'un quai le long de la Tamise.

nous étions il y a six mois, ne pourrions-nous pas à nouveau retrouver notre moi d'alors — calme, détaché, contenté ? Essayons donc. Mais le fleuve est plus agité et plus gris que dans notre souvenir. La marée est descendante. Elle emporte avec elle un remorqueur et deux barges, dont la cargaison de paille est solidement arrimée, à l'abri sous des bâches. Il y a, aussi, à proximité, un couple qui se penche par-dessus la balustrade avec le curieux sans-gêne coutumier des amants, comme si l'affaire amoureuse dans laquelle ils se sont engagés exige impérativement l'indulgence de toute la race humaine. Ce que nous voyons, les bruits que nous entendons, n'ont en aucune façon la qualité du passé ; et nous ne retrouvons pas du tout non plus la sérénité de la personne qui, il y a six mois, se tenait exactement là où nous nous tenons maintenant. À lui le bonheur de la mort, à nous l'insécurité de la vie. Il n'a pas de futur ; et le futur envahit à cet instant notre tranquillité. C'est seulement quand nous nous tournons vers le passé et que nous lui retirons sa part d'incertitude que nous pouvons goûter à la tranquillité parfaite. Quoi qu'il en soit, il faut s'en retourner, il faut retraverser le Strand, il nous faut trouver une boutique, même si l'heure est tardive, où on sera disposé à nous vendre un crayon ;

C'est toujours une sorte d'aventure que de pénétrer dans une pièce pour la première fois parce que l'histoire et le caractère de ses propriétaires y ont distillé leurs particularités, et dès que nous y pénétrons, nous recevons en pleine poitrine une nouvelle vague d'émotions. Ici, sans aucun doute, dans cette papeterie, on venait de se disputer. Leur colère était diffuse dans l'air. Tous deux s'arrêtèrent ; la vieille femme — ils étaient mari et femme de toute évidence — se retira dans l'arrière-boutique ; le vieil homme dont le front bombé et les yeux globuleux auraient fait bel effet en frontispice de quelque in-folio élisabéthain resta pour nous servir. « Un crayon à papier, un crayon à papier », répéta-t-il, « certainement, certainement. » Il s'exprimait d'une manière absente et cependant chaleureuse comme quelqu'un dont le flot spontané des émotions a été stoppé d'un coup. Il se mit à ouvrir puis à refermer boîte après boîte. Il dit que c'était très difficile de trouver les choses quand on tenait autant d'articles en magasin. Il se lança dans une histoire à propos d'un monsieur qui s'était mis dans une situation pas possible à cause de la conduite de sa femme. Il le connaissait depuis des années ; il était membre du barreau depuis un demi-siècle, dit-il, comme s'il souhaitait que sa femme dans l'arrière-boutique l'entende. Il renversa une boîte d'élastiques. À la fin, exaspéré par sa propre incompétence, il poussa la porte battante et hurla plus qu'il ne cria : « Ousque tu mets les crayons ? » comme si sa femme les avait cachés. La vieille dame entra. Sans adresser le moindre regard à qui que ce soit, elle posa la main avec un parfait petit air de légitime sévérité, sur la bonne boîte. Il y avait des crayons. Comment, dans ces conditions, pouvait-il se passer d'elle ? Ne lui était-elle pas indispensable ? Pour qu'ils demeurent là, debout côté à côté forcés de rester neutres, on se devait de se montrer un peu difficile dans son choix d'un crayon ; celui-ci, trop tendre, celui-là, trop dur. Ils restaient là à regarder sans dire un mot. Plus ils restaient là, plus ils redevenaient calmes ; la tension retombait, la colère disparaissait. À présent, sans que ni l'un ni l'autre prononce

un seul mot, ils s'étaient réconciliés. Le vieil homme, qui aurait très bien pu figurer sur la page-titre d'un Ben Jonson, remit la boîte à sa place, tira sa révérence pour nous souhaiter une bonne nuit, et ils disparurent. Elle sortirait son nécessaire à couture, il lirait le journal ; le canari les bombarderait tous les deux de graines sans faire de différence. La dispute était bel et bien terminée.

Pendant ces quelques minutes pendant lesquelles on était parti à la recherche d'un fantôme, où une dispute s'était terminée et où avait été acheté un crayon, les rues s'étaient totalement vidées. La vie s'était retirée au dernier étage, et on avait allumé les lampes. Le trottoir était sec et dur ; la rue en argent martelé.



Sur le chemin du retour à travers la désolation on pouvait se raconter l'histoire de la naine, des aveugles, de la réception à l'hôtel particulier dans Mayfair, de la dispute à la papeterie. Dans chacune de ces vies, il était possible de pénétrer jusqu'à un certain point ; assez loin pour se donner l'illusion que l'on ne se limite pas à un esprit unique, mais que l'on peut se couler brièvement, pendant quelques instants, dans le corps et l'esprit de quelqu'un d'autre. On pourrait devenir blanchisseuse, gérant de pub, chanteur des rues. Qu'y-at-il de plus délicieux, de plus merveilleux que de quitter la ligne droite de sa personnalité et de faire le détour par les sentiers qui s'enfoncent sous les buissons de ronces, longent des troncs d'arbre colossaux et vous mènent au cœur de la forêt où vivent ces bêtes sauvages que sont nos frères humains ?

Rien de plus vrai : s'échapper, c'est le plus grand des plaisirs ; arpenter les rues en hiver, la plus grande des aventures. N'empêche, sur le point de franchir à

nouveau le seuil de notre maison, il est réconfortant de sentir que les vieilles choses qu'on possède, les vieux préjugés, nous réinvestissent ; de sentir son moi profond, qui a été en proie à la tempête à tant de coins de rue, et qui s'est heurté tel un papillon de nuit à de si nombreuses lanternes inaccessibles, à l'abri dans un endroit fermé. Revoici la porte familière, la chaise dans la position où on l'avait laissée, ainsi que le vase en porcelaine et le cercle marron sur le tapis. Et voici — examinons-le tendrement, touchons-le respectueusement — le seul trophée que nous ayons rapporté de tous les trésors de la ville, une mine de plomb.

.